

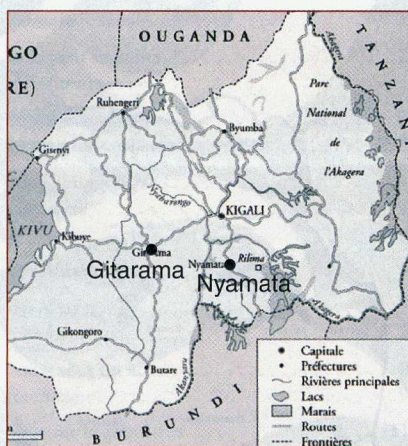
Rwanda, retour sur un génocide

Il y a dix ans, en avril 1994, avait lieu le massacre des Tutsis au Rwanda. Dans deux livres poignants, le journaliste Jean Hatzfeld a sondé les âmes de ces Rwandais qui l'ont vécu, côté victime ou côté bourreau. Il esquisse une comparaison, toute en nuances, avec la Shoah.

notre invité

Jean Hatzfeld

Quand démarre le massacre des Tutsis au Rwanda, Jean Hatzfeld se trouve à Sarajevo pour le compte de *Libération*. Deux amis photographes ont beau l'alerter sur ce nouveau drame en Afrique, il a l'esprit ailleurs. C'est en se rendant aux Etats-Unis pour couvrir la Coupe du monde de football qu'il voit sur CNN les images terribles. Il se rend au Rwanda, où l'on parle de beaucoup de choses, peu de ce qui est arrivé aux Tutsis. Naît l'idée d'un livre qui donnerait la parole aux victimes. Il s'appellera *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais* (Seuil, 2000). Mais les bourreaux ont-ils quelque chose à dire ? Jean Hatzfeld en a longtemps douté. L'opportunité de rencontrer un groupe d'entre eux au pénitencier de Rilima, fait sauter ses préventions. Parmi ces dix artisans du génocide, on relève un vicaire bénévole, un choriste assidu, un « bon footballeur et bon catholique ». *Une saison de machettes* (Seuil), le deuxième volet du diptyque rwandais, est un récit poignant, âpre, à la limite du soutenable. Il a reçu le Prix Fémina-Essai 2003.

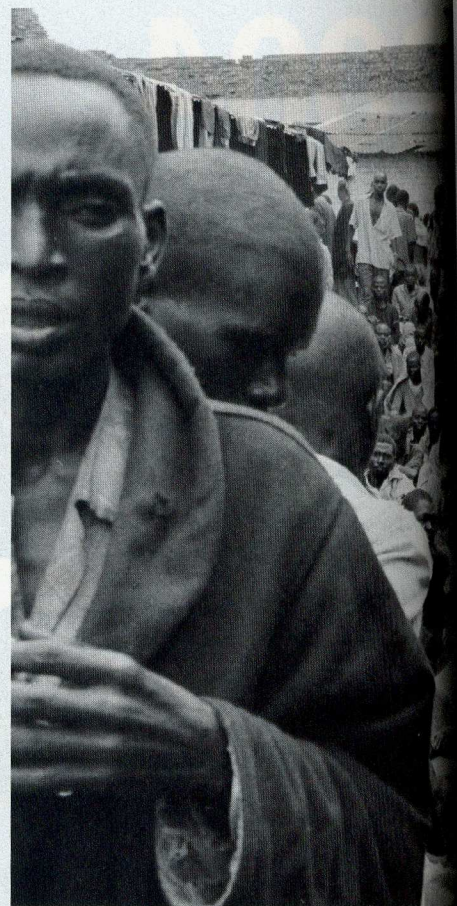


Quel genre de pays est le Rwanda ?

On parle du « pays des mille collines », en raison de son relief accidenté. C'est un territoire très enclavé, de la taille de la Belgique, avec une forte densité de population. 95 % des habitants vivent de la terre. Les missionnaires ont développé l'alphabétisation. Malgré sa pauvreté, le Rwanda ne souffre ni de la malnutrition ni du manque d'hygiène des grands faubourgs. La présence de nombreux marais y favorise le développement de la malaria. Le sida y sévit, de manière grave sans doute, mais on n'en connaît pas les chiffres.

Qu'en est-il de la répartition ethnique ?

Comme le Burundi voisin, le Rwanda est partagé entre deux ethnies principales, une troisième, les Twas, 1 % de la population, vivant repliée dans les forêts.



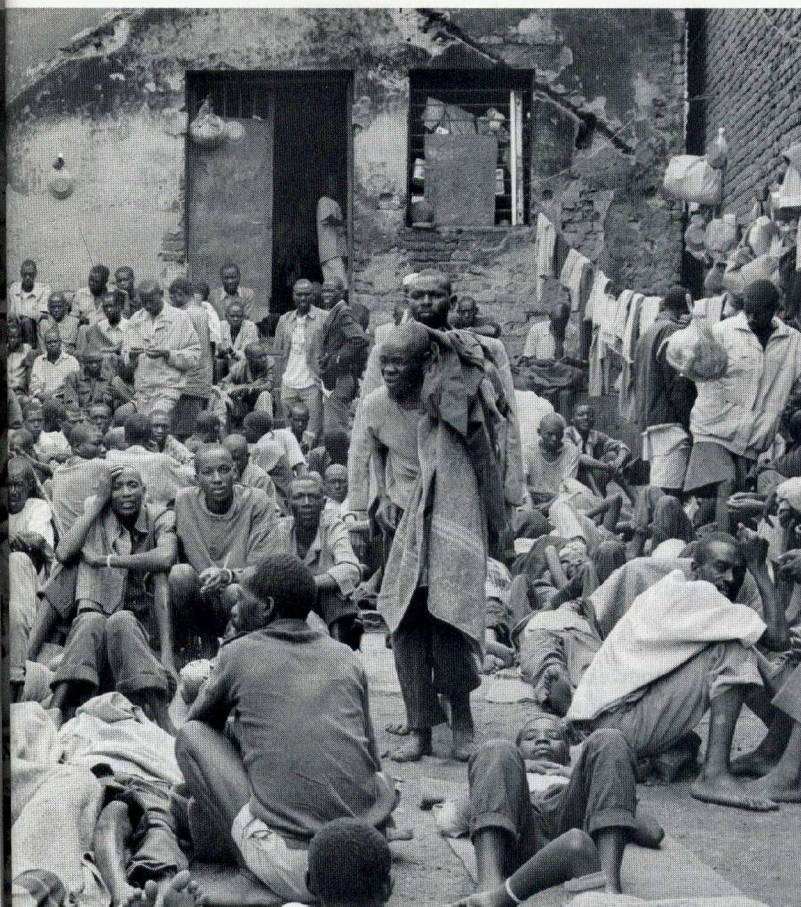
Avant le génocide, les Hutus représentaient un peu plus de 80 % des habitants, les Tutsis, 15 ou 16 %.

Pendant longtemps, la minorité tutsie a détenu le pouvoir.

En effet, du XVI^e au XX^e siècle, a régné un souverain, le mwami. Cette royauté hautement sophistiquée était, semble-t-il, acceptée par tous. Les choses se sont envenimées avec la colonisation. Les colons allemands, puis belges, ont exacerbé les rivalités ethniques, selon le principe de diviser pour régner. En 1931, les Belges ont introduit la mention de l'ethnie sur les papiers d'identité.

Dans *Une saison de machettes*, un personnage note : « Au fond, les Hutus et les Tutsis se cochonnaient depuis 1959. » Que s'est-il passé alors ?

Une révolution sociale sanglante, avec émeutes, pogroms. Le mwami a été tué. Les Hutus ont pris conscience de leur force. Les Tutsis sont devenus l'ennemi public numéro un.



Kigali,
1994 :
5000
prisonniers
attendent
d'être jugés
pour
génocide.

R. DEPARDON / MAGNUM PHOTOS

Ces derniers sont réputés avoir les traits plus fins que les Hutus. Ils sont éleveurs, alors que les Hutus se contentent de travailler la terre.

C'est vrai qu'il y a un prototype du Tutsi : plus grand, plus mince que le Hutu, le visage moins négroïde, le nez plus fin, le front plus large. En vérité, l'appartenance ethnique n'est pas toujours repérable. Mais cette singularité de traits s'est incrustée dans la fantasmagorie hutue. Un peu comme, à une époque, en Allemagne, tous les Juifs se sont vu attribuer un nez crochu. Ajoutons à cela une différence culturelle : le Hutu ne touche jamais aux vaches ; le Tutsi les élève. Et il entretient avec elles un rapport un peu particulier : les vaches ne sont ni traitées, ni mangées, ni utilisées pour les travaux. Elles sont signe de richesse, monnaie d'échange.

Des différences ethniques, il en existe dans tous les pays africains, sans que cela pose problème. Alors, d'où vient la haine au Rwanda ?

Les colons belges ont leur part de responsabilité. Ils se sont d'abord appuyés sur la royauté tutsie. Puis ils ont reviré casaque quand ils ont vu poindre les mouvements d'indépendance et estimé qu'un jour ou l'autre les Hutus, majoritaires, prendraient le pouvoir.

Après 1959, deuxième date importante : 1973. Le major Habyarimana, un Hutu, réussit un coup d'Etat.

Il installe à Kigali un régime totalitaire. La première chose qu'il dit c'est : « Les Tutsis sont de trop dans notre société. » Termes analogues à ceux employés par Hitler lors de son accession à la chancellerie. Suivra une série de mesures bloquant l'accès des Tutsis à l'administration, à la police, à l'armée, à une partie de l'enseignement. Un climat de violence latent s'installe, avec ses années d'exactions et de crimes et ses années d'accalmie. Les nazis affirmaient que les Juifs salissaient la pensée. Chez les Hutus, on dit que les Tutsis salissent la terre. Propos ressassés dans les discours politiques,

mais aussi à l'école, à la radio, spécialement sur Radio Mille Collines. On appelle les Tutsis des « cancrelats ».

Les choses se radicalisent encore au début des années 1990.

Des troupes d'obédience tutsie se sont constituées dans le maquis ougandais. Ce Front patriotique du Rwanda lance des opérations militaires pour reconquérir une partie du pouvoir et protéger ainsi l'ethnie persécutée. L'antitutsisme s'exacerbe. Exactions et crimes se multiplient dans une impunité croissante. En novembre ou décembre 1993, un projet d'extermination voit le jour : des listes de Tutsis sont dressées ; des machettes arrivent ; des milices interahamwe suppléent à la passivité supposée de l'armée. C'est le moment où l'Onu, les chancelleries étrangères sont informées de ce qu'un génocide se prépare.

Le déclencheur est l'assassinat du président Habyarimana, le 6 avril 1994.

Son avion est abattu à 20 h 10. Le lendemain, vers 4 ou 5 heures, on tue à Kigali des personnalités politiques modérées, hutues et tutsies, susceptibles de s'opposer au génocide. Dans plusieurs villes, les massacres débutent un ou deux jours plus tard. A Nyamata, localité sur laquelle j'ai enquêté, on est resté dans l'expectative un jour de plus. Le 11 avril à 11 heures du matin, des militaires ont débarqué, en compagnie d'interahamwe. Ils ont commencé à tuer au fusil, puis ont incité la population à massacrer. L'opération s'est déroulée en deux temps : en une journée, cinq mille personnes sont « coupées » – tuées à la machette – dans l'église de Nyamata ; le lendemain, même scénario dans celle de Ntarama. Par la suite, le « travail » devient plus régulier et plus méthodique, calqué sur le rythme agricole.

La journée des tueurs se divise en deux : massacres jusque vers 13-14 heures, pillage ensuite.

L'après-midi, les champs tutsis sont pillés en effet, puis les maisons. Les vaches sont abattues et mangées. C'est un luxe que s'octroient les tueurs, un luxe qui n'est pas innocent : la vache est l'animal emblématique des persécutés. En consommer la viande, c'est aussi bouffer du Tutsi.



Le Hutu ne touche jamais aux vaches ; le Tutsi les élève.

R. DEPARDON / MAGNUM PHOTOS

Vous parlez d'« étonnantes similitudes » entre le génocide rwandais et la Shoah. La première ne serait-elle pas l'ampleur de la catastrophe ?

Plus de 800 000 personnes tuées en trois mois avec des moyens de fortune : un rendement inégalé dans l'histoire de l'humanité ! Même les nazis, avec leur appareil technique, n'ont pas réussi à exterminer autant de monde en si peu de temps et sur un si petit territoire. Et cela donne la mesure de l'adhésion populaire au projet.

Autre point commun : l'animalisation des victimes.

Avant le génocide, on parle de « parasites » côté nazi et de « cancrelats » côté hutu. Et, dans les marais, les gens couverts de boue, nus pour la plupart, affaiblis physiquement et psychologiquement, incapables d'amour, d'entraide, étaient animalisés *de facto*. Primo Levi l'a souligné, il est plus facile de tuer des êtres humiliés que ceux qui sont capables de vous regarder en face et de se défendre.

« QUAND J'AVAIS TROP TUÉ UN JOUR, JE DEMANDAIS À DIEU DE MOINS TUER LES JOURS SUIVANTS. »

Les acteurs de l'un et l'autre génocide essaient de se disculper en disant : « Il nous fallait obéir aux chefs. »

Et, aussi, dans un cas comme dans l'autre, ceux qui ne voulaient pas tuer étaient peu punis, contrairement à ceux qui s'opposaient au projet même de génocide. A ces Hutus qui prétendaient qu'ils devaient suivre la troupe, j'ai demandé : « *Que risquiez-vous en vous abstenant de tuer ? — Une amende. — Laquelle ? — Deux, trois bières, une caisse parfois. Au pire, une chèvre. »*

D'un côté comme de l'autre encore, les survivants éprouvent le même sentiment de culpabilité.

Je me rappelle à ce propos une phrase d'Angélique : « *On se sent blâmable que notre chance ait pris la vie d'une personne qui méritait autant.* » On s'en veut d'être sauf, de s'être mal comporté vis-à-vis d'un enfant, d'un grand-père, parce qu'on était affai-

bli. Et l'on se dit que, si Dieu n'a pas réagi, si les Blancs, les missionnaires sont partis, c'est peut-être que l'on avait quelque chose de mauvais en soi.

Après le génocide rwandais comme après la Shoah, les rescapés ont eu du mal à se faire entendre.

Au début, les massacres de Tutsis ont été presque totalement occultés. Les Tutsis eux-mêmes en sont d'ailleurs, pour partie, responsables. Je pense à la remarque d'Innocent : « *Les reporters internationaux passaient devant nos portes sans toutefois s'attarder, parce qu'ils n'avaient pas de temps à perdre avec des gens qui n'avaient plus rien à échanger.* » Il est vrai que les rescapés se sont repliés sur eux-mêmes, retirés du monde, comme s'ils n'étaient plus tout à fait vivants.

Quelles sont les différences éventuelles entre les deux génocides ?

La Shoah est un génocide de pays développés, industriels. Dans le cas rwandais, on a assisté à un génocide de pauvres, un génocide villageois en quelque sorte. Et, si les populations européennes se sont surtout montrées passives par rapport à l'élimination des Juifs, au Rwanda les gens se sont fortement mobilisés.

Les Tutsis se sont-ils identifiés aux Juifs ?

La seule connaissance qu'ils avaient des Juifs était biblique. Ils ne savaient rien de la Shoah. C'est moi qui leur en ai parlé. Les Tutsis ne se perçoivent pas, et ne sont pas perçus par les Hutus, comme un peuple élu, appelé par Dieu, chargé d'une mission. Les Serbes ont essayé d'aller dans ce sens. Pas les Tutsis. « *Nous ne sommes, dit Sylvie, qu'un peuple malheureux de leur allure haute.* »

Avez-vous perçu des remords chez les tueurs ?

Il est difficile de parler en général. Certains sont taraudés par ce qu'ils ont fait. Tous regrettent, mais surtout d'avoir gâché leur vie. A les entendre, on se demande parfois si le fond de leur pensée n'est pas qu'il aurait été préférable de terminer le boulot.

Propos recueillis par Jean-Paul Guetny